Le Monde
DIMANCHE 10 - LUNDI 11 JUIN 2018

Le Monde
DIMANCHE 10 - LUNDI 11 JUIN 2018



# A la Biennale de Venise, la Suisse sublime le vide

Quatre jeunes architectes ont été récompensés par le Lion d'or de la Biennale pour leur installation épurée, qui interroge la conception standardisée des logements

VENISE (ITALIE) - *envoyée spéciale*

Sans rien céder sur la précision et l'exigence qui font la réputation de leur architecture nationale, les Suisses ont créé l'événement à la Biennale de Venise, en transformant leur pavillon en un appartement vide, dont l'échelle des pièces varie à mesure qu'on s'y enfonce. Dans cette manifestation monstre qui court toujours le risque d'être rattrapée par l'esprit de sérieux, le surplomb didactique et l'expérience ludique et pop qu'ils proposent, intitulée « Svizzera 240 : House Tour », ont produit leur petit effet.

A la différence des maquettes, photos et installations généralement employées pour représenter l'architecture, ce parcours tendanciellement surréaliste convoque des images sorties d'*Alice au pays des merveilles*, qui appellent, au contraire, à remettre en question ce qui est. Ce faisant, il répond aux souhaits exprimés par Yvonne Farrell et Shelley McNamara, les co-commissaires de la Biennale 2018, dans leur manifeste, *Freespace* : renouveler les manières de voir et de faire, renouer avec les fondamentaux de l'architecture et replacer l'humain et le local au cœur de la conception, pour apporter des réponses aux défis de notre époque qui soient susceptibles de l'enchanter quelque peu.

La démarche a séduit jusqu'au jury, qui a attribué le Lion d'or à Alessandro Bosshard, Li Tavor, Matthew van der Ploeg et Ani Vihervaara, les commissaires du pavillon. Derrière ces noms, deux hommes et deux femmes (les premières de l'histoire de la Biennale à représenter la Suisse), trentenaires, tous assistants et chercheurs à l'Ecole polytechnique fédérale de Zürich (dite « ETHZ »), aucun n'ayant jamais encore réalisé un bâtiment en son nom. Il y a deux ans, ils remportaient le concours du Swiss Arts Council Pro Helvetia qui, désireux de faire souffler un vent d'air frais dans le pavillon, venait de rendre la compétition anonyme.

**LA NORME DU LOGEMENT STANDARD**

Alessandro Bosshard, 30 ans, est suisse. Li Tavor, 34 ans, compositrice et électroacousticienne de formation en plus d'être architecte, également. Mais elle passe beaucoup de temps en Israël, où vivent ses parents. Originaire de Chicago, Matthew van der Ploeg, 34 ans, a vécu, lui, à Singapour, où il a rencontré la Finlandaise Ani Vihervaara, 34 ans elle aussi.

Le rendez-vous avec le groupe était fixé le 26 mai, jour de l'inauguration de la Biennale, mais aussi de la remise de ce Lion d'or qui a tout chamboulé. On rencontra donc Ani Vihervaara seule, le lendemain, dans le pavillon. Ses complices, en route pour l'aéroport, nous retrouveraient sur Skype. L'architecte finlandaise nous a expliqué le défi qu'a représenté un tel projet : « *Jusqu'à présent, les participants au concours étaient des professeurs – ils employaient leurs étudiants –, ou des architectes, qui disposaient de la logistique de leur agence et avaient facilement accès à des aides financières.* » Ces jeunes inconnus n'avaient pour eux que leur détermination et le soutien d'Alex Lehnerer, directeur du département d'architecture et d'aménagement urbain de l'ETHZ, dont Alessandro Bosshard, Li Tavor et Matthew van der Ploeg sont les assistants.

Le projet de visite d'appartement est né de l'étude du pavillon suisse lui-même, un bâtiment de 1952 construit par Bruno Giacometti (1907-2012), dont les plans leur ont rappelé ceux d'un appartement contemporain. Le logement, de fait, est une question qui les intéresse. Il constitue l'essentiel de la production architecturale suisse, autant qu'un angle mort de la pensée contemporaine. Alessandro Bosshard et Li Tavor savent de quoi ils parlent : ils ont tous deux travaillé en agence, où ils ne faisaient quasiment que des plans de logement – c'est bien pour cela qu'ils ont arrêté : « *La pression de la compétition nous laissait peu de temps pour penser, et la restriction des possibles dans les marges de la compétition, peu de liberté.* » Un appartement neuf aujourd'hui, c'est 2,40 mètres de hauteur sous plafond, des murs blancs, des sols en parquet ou en carrelage, des équipements standards (radiateurs, électroménager, etc.) le plus possible intégrés à la surface.

**COQUILLE VIDE**

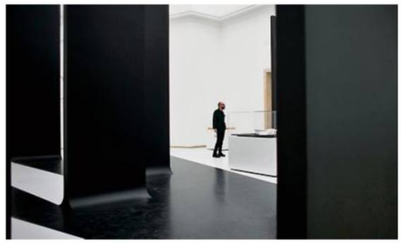
Matthew van der Ploeg et Ani Vihervaara n'ont pas cette expérience mais savent à quel point cette uniformité excède la Suisse. « *Même dans un bâtiment spectaculaire comme celui d'Ole Scheeren à Singapour, pour OMA* [complexe de barres enchâssées comme des Kapla au-dessus d'un parterre de gazon et de piscines], *tout est standard à l'intérieur*, assure l'Américain. *Partout dans le monde, c'est la même chose : on livre le plan du sol, et on travaille sur la façade.* »

Sur les sites des architectes suisses, qu'ils ont méthodiquement épluchés, les membres de l'équipe retrouvaient les mêmes photos d'appartements vides, interchangeables. « *On parle de sites d'architectes, pas de promoteurs !*, insiste Ani Vihervaara. *Qu'est-ce que cela dit du logement contemporain ? Et de l'architecture ?* » Des explications existent, bien ficelées : contrairement à l'appartement moderne, pensé pour des particuliers, en vertu de telle ou telle idéologie, de tel ou tel style, l'appartement contemporain est une coquille vide faite pour n'importe qui, qui doit pouvoir remplir les fonctions que veut lui donner l'occupant. Et proposer une alternative n'est pas évident, admet l'architecte. « *Mais cela suffit-il à expliquer une telle uniformité de goût ?* »

Le sentiment d'étrangeté produit par leur habitation impossible, le détour par la fiction qu'impose sa visite, rendent soudain hypervisibles ces poignées de porte, fenêtres en PVC et autres lavabos qu'on a cessé de voir tant ils tissent le décor contemporain. Le changement d'échelle, en outre, met en crise la pratique de l'architecte : « *Avec ses plans à échelle réduite, il est habitué à contrôler l'espace*, affirme Li Tavor. *Ici, il se retrouve contrôlé par l'échelle, privé de son ergonomie habituelle.* » Au sein du collectif, ces questionnements rencontrent une réflexion sur l'image. Et sur la manière, en particulier, dont les photos d'appartements vides – qui ne représentent ni l'échelle, ni la dimension, ni l'organisation de l'espace, mais qui servent de vitrine aux agences – influencent le travail des architectes. Avec Milena Buchwalder, leur chef de projet, Alessandro Bosshard, Li Tavor, Matthew van der Ploeg et Ani Vihervaara ont soumis ces photos à des écrivains et universitaires d'horizons différents, qui, en retour, ont produit les textes du catalogue. Quel meilleur point de départ pour (ré)enchanter le monde ? ■

ISABELLE REGNIER

*16e Biennale d'architecture de Venise, jusqu'au 25 novembre.*



**En haut : Alessandro Bosshard, Li Tavor, Matthew van der Ploeg et Ani Vihervaara, les commissaires du pavillon suisse à la Biennale de Venise, en mai 2018. Le pavillon allemand, à gauche, et le pavillon chinois, à droite.**
CHRISTIAN BEUTLER/KEYSTONE/ITALO RONDINELLA/FRANCESCO GALLI

## La campagne, terre d'expériences des architectes chinois

Le pavillon chinois présente les travaux d'une vingtaine d'architectes sur les zones rurales à travers le pays

Pour 1,3 milliard d'habitants, la Chine comptait 30 000 architectes au début du siècle, soit 1 pour 42 000 Chinois, presque cent fois moins qu'au Japon et vingt fois moins qu'en France. Nous n'avons pas été informés que les chiffres aient vraiment changé depuis. La Chine est pourtant le pays qui construit le plus, et l'un de ceux qui construisent le plus mal, qu'il s'agisse d'urbanisme ou d'architecture. C'est le lot des pays où le pouvoir politique se croit tous les talents... Depuis la mort de Deng Xiaoping, en 1997, les bourgs et les villages ont subi des destructions patrimoniales sans précédent, tandis qu'apparaissait une très mince frange d'architectes authentiques, à la fois sensibles et conscients. Parmi eux, Wang Shu, qui, avec son épouse, Lu Wenyu, a obtenu, en 2012, le très respecté Pritzker Prize. Après avoir été l'une des vedettes du pavillon chinois, tout au bout de l'Arsenal de Venise, il trône désormais dans le pavillon principal, où les héros sont choisis par les commissaires, en l'occurrence Yvonne Farrell et Shelley McNamara.

Le pavillon chinois a été confié cette année à Li Xiangning, professeur à l'université de Tongji (Shanghai) et contributeur de la revue *Time + Architecture*. Lui-même s'est tourné vers une vingtaine d'architectes qui tous se sont intéressés de façon plus ou moins militante à la question des campagnes et de ce que nous continuons d'appeler villages, malgré des populations nettement plus denses que sous nos longitudes. Une moitié de ces professionnels s'est déjà fait connaître à l'étranger, à Harvard (Etats-Unis), comme il se doit, en Allemagne, grâce à la galerie Aedes (Berlin) et en France : la Cité de l'architecture et du ▶▶▶

## Le mur de Berlin, la cicatrice intérieure

Le pavillon allemand évoque les traces laissées par l'édifice

Le 6 février, on fêtait les 10 315 jours de la démolition du mur de Berlin. Le temps qui nous sépare de l'événement est désormais plus long que la durée de son existence. Construit en 1961, il aura séparé la ville en deux jusqu'en 1989, creusant autour de lui un grand vide où s'échouaient les rêves de liberté de tout un peuple, où les candidats à l'évasion étaient abattus par balles sans autre forme de procès. Berlin s'est ressoudé, le « *mur de la terreur* » a disparu. Déchaîné par son effondrement, le vent de la mondialisation ne s'est jamais calmé depuis. Et, au fil des ans, comme en réaction, on a vu s'ériger d'autres barrières du même genre, un peu partout dans le monde.

C'est à l'aune de ces phénomènes que les commissaires du pavillon allemand de la Biennale de Venise (Lars Krückeberg, Wolfram Putz, Thomas Willemeit, tous trois architectes, et Marianne Birthler, femme politique allemande affiliée au parti des Verts) ont interprété la thématique « Freespace » de cette 16e édition. Du vide laissé par le Mur dans le Berlin réunifié, ils ont fait le sujet d'une exposition au titre programmatique : *Unbuilding Walls* (« Déconstruire les murs »).

Peut-on inventer la liberté sur les ruines de la terreur ? Comment recoudre une ville coupée en deux ? Faut-il gommer la cicatrice ? La mettre en valeur ? La maquiller pour en faire autre chose ? Les commissaires ont radiographié dans ses moindres replis le tracé du mur de Berlin pour analyser, en zoomant sur une série de points savamment choisis, la variété des espaces et des formes qui s'y sont imposés avec le temps.

D'un côté de l'exposition, des écrans verticaux montrent des personnes filmées de plain-pied, témoignant de leur vie à proximité de murs bien réels (en Israël et Palestine, en Irlande, à Ceuta, à Chypre, en Corée, à la frontière des Etats-Unis et du Mexique...). De l'autre, une forêt de vingt-cinq grandes stèles noires leur fait écho, derrière lesquelles sont exposées autant de monographies de lieux : assemblage de textes, de photos, de vidéos, que vient parfois compléter une maquette d'architecte, rappelant chaque fois l'impact du Mur sur les sites et les populations, la manière dont il a ordonné, ou non, la reconstruction, et comment sa mémoire continue d'irriguer la ville aujourd'hui.

**Résilience**

Personne n'a vu venir la chute du mur de Berlin, et la reconstruction s'est improvisée dans l'euphorie et une forme de précipitation, mue par un désir collectif d'en effacer la trace. Comme l'expliquent les commissaires dans le catalogue, « *cette zone militaire vide, séparant les deux côtés du pays maintenant réunifié, faisait l'effet d'une grande plaie béante. En même temps, elle représentait une opportunité unique pour façonner le processus de réunification de la ville, et du pays* ». L'exposition invite ainsi à replonger dans la genèse de l'actuelle Potsdamer Platz, et à rêver aux formes alternatives qu'aurait pu prendre ce complexe sans âme qui constitue, de fait, l'un des principaux points de jonction entre l'est et l'ouest de la ville. Avec ses îlots clos sur des zones commerciales directement connectées aux transports souterrains, le projet d'Hilmer & Sattler, qui a remporté le concours, répondait aux intérêts commerciaux de Daimler et Sony, à qui le terrain avait été vendu dès 1990. La furie de Rem Koolhaas, qui démissionna du jury en dénonçant « *la banalité* », « *l'étroitesse d'esprit* » et la nature « *réactionnaire* » du lauréat, ainsi que les violentes polémiques dans la presse n'y auront rien fait, sinon signaler le début d'une vague de privatisations de l'espace public qui allait rapidement gagner toute l'Europe.

La question de la mémoire du Mur ne s'est imposée que plus tard, alors que l'édifice lui-même s'était depuis longtemps disséminé sur toute la planète par pièces détachées. Des mémoriaux ont fleuri sous différentes formes, plus ou moins commerciales, plus ou moins authentiques, plus ou moins artistiques, plus ou moins spirituelles, tandis que d'anciens lieux de terreur ont été transformés en espaces de fête. Le rideau de fer lui-même est devenu un chemin de randonnée reliant la mer de Barents, en Norvège, à la mer Noire, en Bulgarie. La puissance de résilience qui émane de ce vaste archipel mémoriel est à la mesure du traumatisme. Elle leste de tout son poids la parole des hommes et des femmes qui, dans les vidéos de l'exposition, partagent leur expérience, au présent, de la vie derrière un mur. ■

L. B.

▶▶▶ patrimoine a eu l'heureuse idée d'exposer leur travail en 2008. On en retrouve plusieurs à Venise. Ils ont mûri, affiné leur talent et leur compréhension de ce qui relie le présent, voire le futur, au passé, c'est-à-dire de ce qui fait l'heureuse continuité temporelle de la structure du paysage urbain.

**Plus ou moins militants**

Evacuées, les personnalités trop proches des modes architecturales standardisées. Pour ceux qui se seraient familiarisés avec les noms des maîtres d'œuvre chinois, ils s'appellent, Ma Qingyun, Pei Zhu, Chang Yung Ho, Qi Xin ou Ma Yansong, trublion devenu star internationale avec ses propositions échevelées comme l'avaient été celles de Zaha Hadid (1950-2016), architecte irako-britannique pour laquelle il avait travaillé.

Car, rassurons-nous, tous ces jeunes gens devenus grands se sont largement imposés sur le colossal marché chinois. On note aussi que ce sont les Pékinois qui ont été évacués au profit de professionnels de Shanghaï et des régions alentours. Une exception vient ici confirmer la règle : la présence de Dong Yugan, personnalité assez mystérieuse, qui ne semble guère s'éloigner de ses sources universitaires de Pékin, et dont le travail tourne exclusivement autour de la brique rouge, matériau unique de vastes édifices mipalais, mi-temples, et nourris de symétrie. Beaucoup des travaux exposés, il est vrai, s'emparent de la brique, dans toutes ses variations chromatiques, du gris froid et élégant au rouge intense, pres-

**Beaucoup des travaux s'emparent de la brique dans toutes ses variations chromatiques**

que saignant, en passant, singulier hommage à Lévi-Strauss, par toutes les nuances du cru et du cuit, et parfois du trop cuit...

Dong Gong (Vector Architects), un des lauréats de Ca'asi, concours organisé par les Français d'Architecture-Studio, est lui aussi un rescapé de Pékin, avec une architecture paisible, sensible et volontiers bucolique. Zhang Lei venu de Nanjing (au nord de Shanghaï), inventeur d'une subtile complexité structurelle appliquée à la brique, préserve volontiers le gabarit d'une maison universelle aux toits pentus. Et, dans la même série des amateurs de toits simples, mais moins monomaniaques d'un unique matériau, voici encore Liu Yichun (Deshaus), Xu Tiantian (l'une des seules femmes de ce tableau chinois), Chen Haoru, Hua Li, Hsieh Yingchun (Taïwan), qui reviennent à l'occasion au béton, au bois ou au bambou, tous avec autant de talent que de personnalité.

Le pavillon chinois peut ainsi se résumer, si l'on est vraiment réfractaire aux idéogrammes : « En Chine, la campagne est devenue une nouvelle terre d'accueil pour les expériences de ce domaine qui s'y développent à une vitesse et à une échelle plus importantes qu'en Occident. Y voyant de nombreuses opportunités, architectes, artistes et développeurs convergent dans ces zones rurales à travers le pays. » Avec un mot d'ordre pour faire plaisir aux commissaires de la Biennale : « Construire la campagne du futur. »

Au-delà de l'intelligence ici partagée, un des architectes nous paraît même sorti d'un univers quasi magique. Philip F. Yuan s'est emparé d'un ordinateur pour faire dire à la brique ce qu'elle n'aurait jamais osé même susurrer. Il conçoit ses murs comme des mondes agités et flottants, impose aux toits des figures tout aussi périlleuses, comme aux escaliers et à tous ces éléments qui, hors du béton, semblent devoir rester dans l'ordre d'une sage raison constructive. ■

FRÉDÉRIC EDELMANN